



21

Printemps 2009

Voltaire nous écrit

Épître à Voltaire de Marie-Joseph Chénier

Présentation de Gauthier Ambrus

Tenue lors de sa parution en 1806 pour le chef d'œuvre poétique de son auteur, *l'Épître à Voltaire* est d'abord un hommage à celui que Chénier considéra toujours comme son maître. Elle fut écrite pour contrer la réaction catholique qui, depuis la signature du Concordat, se dessine de toutes parts contre les philosophes du XVIII^e siècle et en particulier contre Voltaire (Chateaubriand dans le *Génie du christianisme* et Geoffroy dans ses chroniques dramatiques du *Journal des débats*). Pour cette raison, mais surtout à cause des allusions hostiles à Napoléon qu'elle contient, elle fut censurée par Fouché et valut à Chénier sa destitution du poste d'inspecteur général de l'instruction publique qu'il occupait depuis sa sortie du Tribunal.

Les trois premiers quarts du poème retracent la longue carrière littéraire de Voltaire, depuis la fin du règne de Louis XIV jusqu'au triomphe parisien de 1778. Ils rappellent, en parallèle, le progrès des idées que la France connut sous ses auspices. La dernière partie, que nous publions ici, évoque, par contraste avec le parcours brillant de l'auteur de *Candide* et de *Mahomet*, le retour de l'ombre qui pour Chénier marque ce début du XIX^e siècle. Le ton satirique adopté alors par l'épître s'élève parfois au sublime. Elle affirme envers et contre tout la confiance pérenne de Chénier dans le pouvoir de la littérature et des idées.

Épître à Voltaire (extrait)¹

Ces temps-là ne sont plus ; les nôtres sont moins beaux.
Les Français sont tombés sous des Velches² nouveaux.
Malheur aux partisans d'un âge téméraire
Trop longtemps égaré sur les pas de Voltaire !
Nous conservons le droit de penser en secret ;
Mais la sottise prêche ; et la raison se tait.
Aux accents prolongés de l'airain monotone,
S'éveillant en sursaut, la pesante Sorbonne
Redemande ses bancs, à l'ennui consacrés,
Et les arguments faux de ses docteurs fourrés.
Ainsi qu'un écolier honteux devant son maître,

¹ Texte tiré de Marie-Joseph Chénier, *Oeuvres*, éd. D. Ch. Robert, 1823-1826, t. III, p. 99-102.

² Dans le *Discours aux Welsches* (1764), Voltaire désigne sous ce nom les Français pour stigmatiser leur peu d'égards envers les lettres.

La Harpe aux sombres bords³ t'aura conté peut-être
 Des préjugés bannis le burlesque retour,
 Et comment il advint que lui-même un beau jour
 De convertir le monde eut la sainte manie ;
 Tu lui pardonneras : il a fait *Mélanie*⁴.
 Mais qu'a fait ce pédant qui broche au nom du ciel
 Son feuilleton, noirci d'imposture et de fiel ?
 Qu'on fait ces nains lettrés qui, sans littérature,
 Au-dessous du néant soutiennent le Mercure⁵ ?
 Oh ! si, dans le fracas des sottises du temps,
 Tu pouvais reparaître au milieu des vivants,
 Les mains de traits vengeurs et de lauriers armées,
 Comme on verrait bientôt ce peuple de Pygmées
 Dans son borborygme fatal replonger tout entier,
 Avec Martin Fréron, Nonote et Sabatier⁶ !

Tu livras les méchants au fouet de la Satire.
 Et qu'importe en effet qu'un rimeur en délire
 Publie incognito quelque innocent écrit ?
 Qu'Armande et Philaminte, en leurs bureaux d'esprit,
 Vantent nos Trissotins, parés de fleurs postiches ?
 À quoi bon faire encor la guerre aux hémistiches ?
 Il faut la déclarer au vil adulateur
 Qui répand dans les cours son venin délétère ;
 Au Zoïle impudent que blesse un vrai mérite ;
 À l'esclave oppresseur, à l'infâme hypocrite ;
 Sans cesse il faut armer contre leur souvenir
 Un inflexible vers, que lira l'avenir.

Voilà donc le parti qui veut par des outrages
 À la publique estime arracher tes ouvrages !
 Qui prétend sans appel condamner à l'oubli
 Un siècle où la raison vit son règne établi !
 Vain espoir ! Tout s'éteint : les conquérants périssent ;
 Sur le front des héros les lauriers se flétrissent ;
 Des antiques cités les débris sont épars ;
 Sur des remparts détruits s'élèvent des remparts ;
 L'un par l'autre abattu, les empires s'écroulent ;
 Les peuples entraînés, tels que des flots qui roulent,
 Disparaissent du monde ; et les peuples nouveaux
 Iront presser les rangs dans l'ombre des tombeaux ;
 Mais la pensée humaine est l'âme toute entière :
 La mort ne détruit pas ce qui n'est point matière ;
 Le pouvoir absolu s'efforcerait en vain
 D'anéantir l'écrit né d'un souffle divin :
 Du front de Jupiter c'est Minerve élancée.
 Survivant au pouvoir, l'immortelle pensée,
 Reine de tous les lieux et de tous les instants,
 Traverse l'avenir sur les ailes du temps.
 Brisant des potentats la couronne éphémère,
 Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère ;
 Et, depuis trois mille ans, Homère respecté
 Est jeune encor de gloire et d'immortalité ;
 Nos Verrès, que du peuple enrichit l'indigence,
 Entendent Cicéron provoquer leur sentence ;
 Tacite, en traits de flammes, accuse nos Séjans ;

³ Tout d'abord disciple de Voltaire, puis renégat de la philosophie du XVIII^e siècle après Thermidor, La Harpe était mort le 11 février 1803.

⁴ Drame composé en 1771 mais joué seulement en 1791, dans lequel l'auteur dénonce les vœux forcés.

⁵ Le *Mercur* de France avait été créé, à la suite de l'ancien *Mercur*, en juin 1800 sous la direction de Fontanes, avec une ligne favorable au Premier Consul et hostile à l'héritage révolutionnaire.

⁶ Adversaires célèbres du philosophe de Ferney.

Et son nom prononcé fait pâlir les tyrans⁷;
Le tien des imposteurs restera l'épouvante.
Tu servis la raison ; la raison triomphante
D'une ligue envieuse étouffera les cris,
Et dans les cœurs bien nés gravera tes écrits.
Lus, admirés sans cesse, et toujours plus célèbres,
Du sombre Fanatisme écartant les ténèbres,
Ils lui ront d'âge en âge à la postérité ;
Comme on voit ces fanaux dont l'heureuse clarté,
Dominant sur les mers durant les nuits d'orage,
Aux yeux des voyageurs fait briller le rivage,
Et, signalant de loin les bancs et les rochers,
Dirige au sein du port les habiles nochers.

⁷ Au moment où il écrivait ces lignes, Chénier avait probablement déjà achevé sa tragédie de *Tibère*, qui demeura interdite sous l'Empire. On connaît l'hostilité de Napoléon à l'égard de l'historien romain, lui qui avait publiquement désapprouvé la traduction que Dureau de Lamalle en avait donnée (voir Henri Welschinger, *La censure sous le Premier Empire*, 1844, p. 149).